

XYZ. La revue de la nouvelle

La fugue

Emmanuel Bouchard



Numéro 87, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, E. (2006). La fugue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 19–24.

La fugue Emmanuel Bouchard

ELLE AVAIT BON CŒUR, la veuve Églantine : hospitalière, généreuse, conciliante et attentive. On venait chez elle sans l'aviser et on la trouvait toujours souriante. Hiver comme été, elle faisait asseoir ses visiteurs dans le boudoir vitré donnant sur sa petite cour de ville, leur offrait le thé gentiment et demandait des nouvelles. On discutait un moment, de la pluie et du beau temps, de la famille et des amis, puis Églantine se retrouvait seule de nouveau ; elle reprenait sa place au fond de la berçante et replongeait dans ses mots croisés, ses demi-lunes au bout du nez.

L'été où elle célébra ses soixante ans, il vint chez elle tant de monde qu'elle fut forcée d'abandonner ce loisir. Elle n'avait plus de temps à elle : parents, voisins et amis se succédaient à sa porte sans qu'elle pût reprendre le souffle qui commençait de lui manquer.

— Ah ! Églantine, la bonne Églantine ! disait-on en l'abordant ou en la quittant. Tu es de si bonne compagnie ! Et ta demeure est tellement chaleureuse !

La dame soupirait, poliment tout de même, étouffée par autant de chaleur.



Lorsqu'elle sortait dans le jardin pour goûter la fraîcheur des plantes, elle n'avait droit qu'à cinq minutes de contemplation solitaire avant que quelqu'un ne l'aperçoive et ne se rende à la barrière, qu'elle aurait été malavisée de laisser fermée. C'était tantôt la voisine du deuxième qui, de sa fenêtre, surveillait chaque sortie de la veuve (« Qu'elle doit se sentir seule, la pauvre ! »), tantôt un marcheur protecteur disant avoir entendu du bruit dans la cour (« On ne sait jamais, ma bonne dame, hein ? »).

Elle eut même, un jour de canicule, le privilège d'une conversation avec le facteur oisif qui, pour un motif inconnu, prétextait avoir fini plus tôt son parcours. Elle le pria de s'asseoir avec elle dans le jardin, lui servit une limonade et écouta le détail de ses itinéraires en hochant la tête de temps à autre.

— Et vous, ma bonne dame, lui lança-t-il sans transition, vous devez vous ennuyer parfois ? Vous ne trouvez pas le temps long, par moments, seule comme vous êtes ?

Elle s'étouffa, modérément toutefois, posa son verre sur la petite table du parterre.

— Non, non, pas vraiment... répondit-elle en souriant, l'air moqueur.



Une journée qu'elle fut laissée à elle-même, Églantine reprit rageusement ses mots croisés en se jurant vengeance. Elle jouerait l'absente, genre « Je n'y suis pour personne », laisserait sonner le téléphone, négligerait les coups de sonnette, le bruit de la chevillette et de la bobinette... Une journée à elle seule. Les mots croisés formant leurs énigmes lui tendaient des pièges où elle se précipitait sans retenue ; chatouillement du défi à relever puis souvenir d'une voix qu'elle avait aimée plus que tout au monde. Et la solitude à laquelle elle avait habitué son cœur quelquefois nostalgique d'une présence amoureuse... la demeure où se disputaient civilement la musique, les mots et le chuchotement du temps. Le plaisir égoïste d'en goûter chaque morceau. « Oiseau de la mer du Sud... sept lettres... FRÉGATE », qu'elle prononçait faiblement.

Ainsi occupée, Églantine ignore la sonnerie du téléphone. Les coups à sa porte qui suivirent ne la préoccupèrent pas plus : elle hocha la tête, se leva spontanément et, s'étant ressaisie, reprit sa place en se remettant à chanter l'air de Bach qui emplissait la pièce. « Drame japonais... Nô.... Original... neuf lettres ». Les yeux vers le ciel, songeuse : « Sin... singulier ! S-I-N-G-U-L-I-E-R... Voilà ! »

Elle sut faire la sourde oreille jusqu'à ce qu'un bruit inquiétant provenant de la cour la tirât de sa chaise. Des gens, peut-être quatre ou cinq, elle en était certaine, avaient franchi la clôture qu'elle avait pourtant pris la peine de verrouiller, pour faire comme si... Des voix, ponctuées de cris aigus, françaises, anglaises ou mixtes, retentissaient par soubresauts inégaux dans l'enceinte formée par les murs des édifices avoisinants. Une sorte d'agitation disgracieuse, écho vivant de voyageurs venus de loin. Souvenirs de famille.

Il eut été déraisonnable de résister : il s'agissait presque d'une urgence. Églantine se leva, posément, et sortit sur la terrasse. Elle n'eut pas le temps de mettre le pied dehors que les visiteuses du jardin accoururent vers elle en intensifiant leurs exclamations. « Oh ! *God-daughter* ! Ma belle petite ! » lança l'une d'entre elles avec son plus bel accent — cela en était émouvant. Et elle embrassa Églantine, dans un geste d'affection suprême, le plus chaleureux qui soit, *the loveliest hug*.

De la visite des États, à qui la nièce avait déjà laissé la clé, elle se rappelait.



Les trois vieilles avaient le regard clair, le dos encore droit et la voix franche. Elles vivaient ensemble en banlieue de Boston, ville qu'elles fréquentaient moins souvent que Québec où elles aimaient venir en visite une fois tous les deux ou trois ans. Elles avaient à peu près les mêmes habitudes : enfiler leur chemise de nuit dès le coucher du soleil, hiver comme été, considérer que leur thé n'était jamais assez chaud, alors qu'elles mettaient toujours vingt minutes avant de le goûter, et n'aimer que les lys parce que c'étaient les seules fleurs qu'elles aimaient, parce qu'elles étaient nées « en Québec », répétaient-elles fièrement. Leur conversation était composée essentiellement d'histoires anciennes, le plus souvent familiales.

Églantine leur offrit la grande chambre des visiteurs où elles purent s'installer à leur aise. Les tantes étaient de nature casa-

nière et peu curieuse : elles ne sortirent de la maison qu'une ou deux fois pendant tout leur séjour. « On veut profiter de ta présence, ma petite. » La nièce s'en ressentit et fut forcée elle-même de fuir régulièrement la maison, ne serait-ce qu'au fond de la cour où elle prit l'habitude d'aller examiner le jardin à la moindre occasion. Un peu d'air. Juste un peu d'air.

Certains soirs, au terme d'un long repas, les visiteuses se remémoraient avec passion et force détails l'enfance de leur nièce qui, bientôt assommée, avait peine à s'émerveiller des drames qu'elles se représentaient. Il fallut une fois illustrer les grandeurs et les misères de sa prime jeunesse et sortir tout ce que les armoires de la maison contenaient de photographies et d'albums. Les tantes en tiraient un tel plaisir ! Églantine tournait à l'envers ses tiroirs en se consolant par l'espoir d'un peu de tranquillité, une fois que les trésors se trouveraient entre les mains de ses tantes. Mais celles-ci n'avaient pas tourné deux pages du premier album qu'elles exigeaient des commentaires. « Oh ! Églantine, s'exclamaient-elles les yeux presque révoltés d'attendrissement, raconte la petite voyage à la campagne, dans le Charlevoix, tu te souviens ? Tu étais tout petit... » Et la veuve racontait, pour la énième fois, l'excursion à Baie-Saint-Paul, citant elle-même ses mots d'enfant qui avaient fait rire tout le monde dans le petit restaurant où l'on avait dîné, reprenant même les chants qu'elles avaient entonnés en voiture et qui avaient su dérider le père-guide-touristique à bout de nerfs... Les tantes riaient comme chaque fois qu'elles entendaient et revivaient cette histoire, partageant leur joie en se tapant réciproquement les cuisses, dans une effusion de gaieté et de larmes.

Elles continuaient de tourner les pages et d'en redemander à Églantine qui, calée au fond de son fauteuil, dans une posture qui montrait sa fatigue, coupait la glose au plus court en espérant que ses invitées s'en contentent ou s'épuisent. La veuve jetait un œil à la pile d'albums déposés sur la table du salon et se réjouissait secrètement de voir s'approcher de la cime le grand rouge, l'album salvateur. C'était immanquable : chaque fois qu'elles mettaient la main dessus, les tantes en avaient pour deux heures

au moins. Elles commençaient par se taquiner les unes les autres, puis se questionnaient, s'enquérant avec confiance d'un nom ou d'une année; bientôt, elles doutaient, se tenaient tête et, à la fin, s'obstinaient carrément, se tapant réciproquement les mains, dans une série de reproches à propos de leurs mémoires défaillantes. Lorsqu'elles perdaient leur français, on savait que les choses étaient devenues sérieuses.

C'est qu'il contenait, cet album, des photographies de classe de tous les membres de la famille. Un trésor inestimable. « Anatole Gingras, Polyte Laflamme, Joe Riverain, tes trois amoureux, hein? » lançait la vieille fille à la vieille fille qui se défendait orgueilleusement, cherchant du bout des doigts comment remettre l'autre à sa place. « Et toi... ton Martial Beauséjour? T'avais bien un petit *kick*... »

Les pages de l'album tournaient et, de son fauteuil, la nièce ne vit bientôt de ses tantes que les mains posant leurs longs doigts sur les photos plastifiées. La scène où rivalisaient de force et d'abondance les cris et les récriminations des tantes enflammées s'estompait peu à peu. Les yeux mi-clos, Églantine ne distingua plus les cris qui persistaient dans leurs pieds de nez : une confusion sonore ponctuée par l'éclat rouge de l'album volant au vent qui, pour une fraction de seconde, sortait de sa torpeur la nièce affalée dans ses coussins.

Lorsque les photos volèrent et que l'album heurta le sol, écartelé par les jalousies anciennes et les souvenirs douloureux, Églantine sursauta et, alors que les tantes continuaient de se crêper le chignon, elle se ressaisit, prit ses jambes à son cou et se précipita vers l'escalier menant à l'étage. Du couloir d'en haut, elle entendait encore les sursauts d'une querelle devenue grave : « Non, non, non, je n'aurais jamais fait ça, voyons. Penses-tu que... » Du cabinet, plus rien, sinon le souffle du vent qui pénétrait par la fenêtre laissée ouverte.

Églantine alluma la lumière et soupira, soulagée de trouver un peu d'air. Dans un panier accroché au mur se tassaient revues et brochures. Elle les détailla une à une, jusqu'à ce que ses yeux soient attirés par une vieille coupure, une page de journal jaunie

qu'elle déplia soigneusement. La grille de mots croisés couvrait tout l'espace de la page. Devant les quelques cases demeurées vides, tenaillée par l'envie d'y placer les lettres qui venaient de lui sauter à l'esprit, elle traça lentement, du bout du doigt, les mots qu'elle se souvenait avoir autrefois tant cherchés. Les syllabes muettes demeuraient les fantômes d'une époque et d'un lieu où l'intouchable l'avait prise, sereinement, pendant qu'ailleurs, loin de chez elle, les voix continuaient à se tenir tête, à court de vocables.